

## Mort aux Débardeurs

Geste énergique des autorités — Rare présence d'esprit — Comment on sauve un pays — Députés et agents de police.

Pendant que les quelques députés qui ne se font pas prendre la main dans le sac ne démissionnent pas, pendant que les notaires ne décampent pas vers les pays chauds avec l'argent des veuves et des orphelins, pendant que les partis politiques se disputent, non pour un fromage mais pour un programme, pendant que les directeurs de banque ne volent pas leurs actionnaires, pendant qu'il n'y a pas de sans-travail à Montréal, pendant que les maisons de courtage ne culbutent pas les unes après les autres, pendant que les compagnies d'assurance ne font pas des pirouettes, pendant que de grandes compagnies industrielles ne s'affaissent pas, pendant que certaines banques ne font pas des contortions pour se maintenir, pendant que la "Bell Telephone", le "Tramway", la "Montreal Light, Heat" n'exploitent pas la population, pendant que les politiciens intéressés dans ces compagnies ne font pas passer leurs intérêts avant ceux de la nation, pendant que les assassins sont tous arrêtés et punis, pendant que l'ouvrier s'enrichit honnêtement en exploitant le capital bref, pendant que nous marchons vers des temps meilleurs, comment les autorités, inspirées par le plus pur civisme, affermissent-elles le bien et déjouent-elles les conspirations du mal? Problème et devinette, devinette et problème. Est-ce en détournant et canalisant le Gulf-Stream pour que notre provin-

ce s'adonne, sur une autre échelle à la culture de la poire et à l'industrie du fromage? — Non! — Est-ce en ajoutant une aile à la prison de Bordeaux pour les anciens ministres? — Vous voulez rire! — Est-ce en élevant des "statues" aux grands hommes qui se sont le plus enrichis en tripotant les fonds publics? — Chut! — Est-ce en imposant à l'ouvrier la journée de quatorze heures! — On n'ose pas encore. — Est-ce en répandant l'instruction, en donnant l'exemple de l'honnêteté, en s'efforçant d'améliorer les conditions sociales? — Nenni! — Est-ce en mettant des limites au profitage? — Vous n'y êtes pas! — Mais alors... Mais alors, homme peu perspicace, tout simplement en arrêtant deux cents débardeurs exaspérés et affamés qui n'ont pas l'heure d'être satisfait de leur sort. Voilà comment on sauve un pays. — Oui, mais, il y en qui ont joué du revolver. C'est terrible. — Sans doute, aussi soyez bien persuadés que la prochaine fois qu'un député sera surpris à voler on arrêtera tous les députés et lorsqu'un constable surexcité par la vue d'un homme qui se sauve avec un morceau de pain et lorsque cet individu ne voudra pas se laisser prendre et lorsqu'on le tuera avec le revolver, tous les constables sergents-de-ville, connétables et autres s'auto-arrêteront et se pendront par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive...  
SIMPLEX.

## LE REVE DE MEDERIC

Pleurs et sourires — Conversation avec la fleur — Le songe: L'éloquent saumon — Heureux réveil — Est-ce un présage.

Le maire Martin, les quotidiens l'ont annoncé, a décidé d'aller à la pêche — soit dit sans malice. Plus que tout autre, il éprouve le besoin de s'ôter le cou du collier et de se mettre au vent des que vient le printemps. Or donc, le grand homme, muni de ses engins de pêche: une bonne ligne, quelques bouteilles de soda et de "dry ginger ale", ses poches bourrées de "peg-top", se mit en route pour quelque plage inconnue du bas de Québec. Son désir était de voyager incognito, mais la figure du maire est trop caractéristique pour lui permettre ce sport cher aux souverains. Les femmes, émoussées par l'œillet à la boutonnière, se poussaient du coude. — Mais c'est le maire de Montréal! Un bambin de trois ans, avec la belle éfronterie du tout jeune âge, se campa devant lui: — J'ai vu ton portrait dans la "Presse" avec celui de Ladébauche... Pour échapper à cette curiosité dont il commençait à être blasé, le maire, suivi de son fidèle Lafleur, gagna le char palais. — Tu m'as pas oublié mon collier, vieux?... — Non, il est dans sa boîte au fond de la malle. — Bon! Je vais être tranquille. Ils m'ont tout été excepté cela. Je suis, sans comparaison, comme le saint homme Job sur son tas de fumier... Ce n'est pas pour rire que mon collier a été miraculeusement sauvé de l'incendie. — Ça sera une belle relique pour les citoyens de Montréal. — Sans doute, vois-tu, s'il arrivait quelque malheur au collier j'en souffrirais dans ma peau... — Il ne faudrait pas qu'il y eut une autre affaire de collier "qui fut si fatale à la reine Marie-Antoinette, fit Lafleur, tout fier de la fraîche érudition qu'il venait de puiser dans les livres de la Bibliothèque. Le maire avait raison. Les choses sont animées de la vie que nous leur communiquons. De même que l'Éternel en soufflant sur l'argile lui donna une âme, nous prêtons un simulateur de vie aux objets qui nous touchent ou que nous aimons. Nul doute qu'à force de taper sur le pectoral du maire le collier ne se soit pénétré des effluves qui rayonnent du grand cœur de Médéric. Comme dans la poésie de Victor Hugo: "Doux échange qui ravit l'âme". La femme a gardé dans son cœur Le plus doux parfum de la fleur, La fleur, le parfum de la femme. On ne meurt pas tout entier, puisque dans les pierres de cathédrales, longtemps après que les cloches se sont tues on entend sourdre leurs voix. Quelque chose de Médéric palpiter à jamais dans son collier. Ce sera comme la conque qui garde au fond d'elle-même la rumeur de l'océan: En y portant l'oreille on se croirait toujours à Caccoua. — Je crois, ton honneur, que nous avons bien fait de filer avant le premier mai, car les sans-travail se proposent de faire sauter la Bibliothèque. — Ce sera bien de valeur pour mon buste; quant à Hector, qu'il aille voler dans les étoiles si ça lui plaît. Le wagon s'ébranle. Médéric regarde avec attendrissement disparaître les dernières maisons sales de sa bonne ville de Montréal. Un départ serre toujours le cœur, même quand on s'en va en partie de plaisir. On se demande toujours si l'on reverra ce qu'on laisse. Ces pensées tristes furent atténuées par la vue de la terre chaude et lumineuse qui s'élevait de sa somnolence hivernale. Médéric est bercé par le mouvement monotone du wagon, ses yeux se ferment et sa tête, cette tête qui avait porté avec tant de noblesse le tricorne napoléonien à la réception de Foch se penche sur sa poitrine... Tout à coup le brouillard qui voilait l'horizon se dissipa et à la place de la terre vêtue de bure comme une carmélite, la mer, toute poudrée d'or, apparut à ses yeux. L'eau était si claire qu'on y voit jusqu'au fond. — Ça me change de mon conseil, dit Médéric ces eaux troubles et grouillantes récluses de mystères et d'inquiétudes... Les poissons clairs traversaient l'eau comme des étoiles filantes... Soudain il vit venir à lui une grosse plie qui avait l'air d'un ostensorio incrusté de pierreries. Elle fut suivie par un énorme saumon dont les écailles d'argent laissaient dans l'eau bleue un sillage lumineux. Le roi des eaux se dressa sur sa queue et fit une révérence devant le maire. — Cher confrère, je te salue... — Confrère? cria Médéric avec indignation. — Je suis, comme toi, l'êtré du même fretin. C'est pour les récompenser que les uns après les autres je les ai avalés. Ils sont si bien incorporés à ma panse que je vis en eux et qu'ils vivent en moi. — Vous êtes un malin, permettez que je vous serre les ouïes. — Sans doute tu t'efforces de m'entendre parler. Je n'ai pas la réputation d'être loquace. — Comment donc! — Mais tu le sais bien puisque c'est ta langue que j'ai avalée. — Ma langue... — Regarde plutôt si le stylet est dans son étui, dirai-je en style poétique. Le maire mit un doigt dans sa bouche et fit l'inspection de sa gorge et de son palais. Il poussa un rugissement de désespoir et s'apercevant du vide causé par l'absence de ce petit morceau de chair rouge comme la crête d'un coq et qui lui avait si bien servi à claironner sa joie de vivre,

## Un Monument à Louis Hémon

Querelles à l'horizon — Flair magnifique de la "Presse" — La vérité — Pourquoi il faut élever ce monument.

Si le sang ne coule pas à propos de "Maria Chapdelaine", vous allez voir que l'encre va déferler. On ne s'attaquera pas au style, à la syntaxe, aux petites bêtes ou, si on le fait, ce sera d'une façon superficielle et injuste. "Maria-Chapdelaine" est un chef-d'oeuvre, c'est entendu. Félicitons la "Presse" de le publier quatre ans après le "Nationaliste". Que va-t-il se passer maintenant, que va-t-on reprocher au livre de Louis Hémon? On va lui reprocher de nous amoindrir à l'étranger, de nous faire passer pour des illettrés, des scieurs de bois, etc. En quoi la foi touchante du bûcheron canadien qui a l'atavisme du défrichage peut-elle nous faire passer pour ridicules? Les 300,000 mille lecteurs Européens ne sauront jamais que cette foi est savamment entretenue par des gens qui ont intérêt à ce que certaines parties de la province soient colonisées. Quelle honte y a-t-il d'ailleurs à un homme simple, de cœur noble et de magnifique vouloir s'exiler en plein bois pour le profit des compagnies de pulpe, des mercantis de la bonne route et du chemin de fer, pour le profit des agioteurs de la mine et des terres. Est-il plus ridicule que le mineur de Galles qui vota pour Lloyd George ou le "pêcheur d'Islande" que nous connaissons tous? Et puis ne sommes-nous pas, hélas! et toujours des scieurs de bois et des porteurs d'eau? Ne vaut-il pas mieux passer pour un illettré et utopiste défricheur que pour un intellectuel dilettante anglifié frotté de Mutt & Jeff et de Benoniasserie de "gum", de "rags" et de cinéma? Et puis qu'importe ce "pour qui l'on pourrait passer". On est ce qu'on est et puis quoi; après tout: du bien bon monde", d'après Hémon. Il ne faut pas se cabrer, se monter, hennir, ruer et "prendre l'épouvante" devant la vérité, il faut en faire son profit. Gardons cette belle ardeur pour ceux qui nous haïssent. Hémon a voulu peindre le colon. Il a fait merveilleusement il n'a pas voulu peindre le citadin. Les bourgeois lui doivent une fière chandelle; il est juste qu'ils lui élèvent un monument. J. O. B.

## L'AVANCE DE L'HEURE

L'avance de l'heure pendant la saison d'été est une mesure d'une telle simplicité qu'il est évident difficile de s'entendre à son sujet. Cela prouve une fois de plus que les choses les plus simples sont les plus difficiles à faire admettre par le peuple toujours soupçonneux. Nous savons que pour faire goûter à ses hommes de terre Parmentier a dû placer des sentinelles autour de son champ de patates. Comme il ne voulait plus en donner on les lui vola, ce qu'il aïssa faire puisque c'était son but. C'est toujours l'histoire de la brique d'or dont personne ne veut, si elle est réellement en or et que tout le monde s'arrache si c'est une simple brique dorée. Le même sentiment explique la vogue des magiciens cartomanciens, liseuses dans le mare de café ou de thé... On aime croire au merveilleux, au mystérieux, au surnaturel. Le système métrique étant le plus clair et le plus simple de toutes les numérations, il est très difficile de le faire adopter par toutes les nations.

L'avance de l'heure, d'origine écossaise, a pour partisans presque tous les habitants des villes et pour adversaires ceux des campagnes, parce qu'ils ne savent pas pourquoi. Habitué à la routine, toute innovation déplaît à l'habitant dont la jalousie envers le citadin existe à l'état latent parce qu'il n'a aucune raison pour cela. De singuliers prétextes ont été servis à Ottawa contre l'avance de l'heure. Le plus effarant a été le suivant: l'heure du Bon Dieu passe avant l'heure de Borden!! C'est un comble. D'autres ont prétendu que son adoption, étant une mesure de guerre, ne devait pas être continuée en temps de paix. La France a supprimé l'absinthe en temps de guerre; personne ne songe à en rétablir le commerce en temps de paix. L'avance de l'heure fait faire d'énormes économies de lumière artificielle dans les villes, et par suite de combustible. Devant le montant de dettes que les années de guerre nous ont fait contracter, toutes les économies devraient être les bienvenues, surtout quand elles ne gênent personne.

Le seul inconvénient de cette mesure est l'imbroglio créé quand son adoption n'est pas générale. Il est souhaitable de voir cette question étudiée de suite, que des pamphlets soient écrits, prouvant son avantage, et distribués partout, et ensuite que le parlement fédéral vote cette loi et oblige tout le monde à s'y soumettre. Devant les oppositions autant irraisonnées qu'irraisonnables, j'en arrive à souhaiter le Tzarisme, surtout si je suis le Tzar. N'est-ce pas LOGIC.

## LA FOLIE CONTAGIEUSE

Il paraîtrait que 3858 personnes ont fait à New-York, 996 visites aux cliniques qui traitent les maladies mentales, et que le nombre des toqués en traitement s'élevait à 40,000, rien qu'à New-York. Or le dernier recensement au 1er janvier 1920 évaluait la population du greater New-York à 5,620,048 habitants. On ne viendra pas me faire accroire que parmi une telle agglomération d'habitants qui acceptent la prohibition, qui songent à décréter des Blues Laws qui resassent les stupidités à propos de l'usage des cigarettes, qui ne pensent guère qu'au Base-Ball, qui voudraient réglementer la longueur des jupes des femmes et la hauteur de leurs cols, qui se figurent avoir gagné la guerre etc... il n'y aurait que 40,000 mabouls. Il y a erreur quelque part. Il doit n'y avoir que 40,000 personnes saines d'esprit; les artistes et les intellectuels, ceux qui ne se ravivent pas au rang des animaux et des méchants qui seuls sont buveurs d'eau. Bonum vinum lificat cor hominis! Espérons toujours en les artistes et les intellectuels.

## NOTULE SUR LA COLONNE DE NELSON (WOLFRED-N.)

L'ami lecteur partagera ma joie intense si je lui fournis le récent échantillon de droiture, d'honneur, de probité, de fièvre et généreuse et intelligente polémique que nous offre le collaborateur d'une feuille dominicale. (30-4-22)

Je prie le "caniche" de prendre note que si les étudiants ne se sont pas rendus au désir qu'exprimait le 15 avril ce n'est pas parce qu'ils sont "trop avachés", mais parce que chacun n'aime pas à "bloquer" ses examens. Des goûts et des couleurs...

Dimanche dernier, ayant affaire rue Notre-Dame-Ouest, j'observais cinq ou six flâneurs qui, casquette sur les yeux, cigarette aux lèvres et mains dans les poches, insultaient les jeunes filles qui passaient. Il me semble que nos agents de police devraient mettre fin à ce triste état de chose, et purger nos trottoirs de ces ignorants encrassés! (WOLFRED-N. NELSON).

Le premier paragraphe semble fait sur mesure pour nous rappeler la quatraine de Maurice Donnay (1re manière).

Pour mieux passer ses examens Il se refusait aux... tintoins Que conseil les hygiénistes? C'était un étudiant tri-ri-te...

Pour l'autre affaire! ma foi! et puisque Wolfred nous a observé (admirez, en passant, combien cet observateur se domine) c'est la dure vérité.

Je faisais partie, que dis-je! j'étais le chef de ces "ignorants encrassés". On s'amusait ferme, allez! lorsque quelqu'un vint troubler la fête. La rue Notre-Dame-Ouest (sic) fut soudain traversée d'une immense clameur: c'était ma femme qui accourait au triple galop. Elle poussait d'une main la voiturette trépidante où se prélassait ma fille âgée de onze mois; de l'autre main elle brandissait le parapluie familial mais inflexible. Mes compagnons de débauche, frappés d'une légitime terreur, coururent d'un trait jusqu'à l'impe Saint Laurent où ils se noyèrent, m'a-t-on rapporté avec un ensemble parfait; la gracieuse phalange des nymphes honnêtes s'éparpilla comme par enchantement; je m'élançai vers le Mont-Royal. Trois fois j'en fis le tour et "l'ennemie" me poursuivait encore. Mes forces diminuaient, je me sentis perdu et je me demandai: qu'est-ce que Napoléon eût fait à ma place? Cette pensée me sauva. Je songai à l'honorable Séguin. Faisant appel à ce qui me restait de forces, j'atteignis, au de suprêmes enjambées, la somptueuse prison de Bordeaux que j'aurais voulu tout de même étreindre autrement.

Le riflard domestique fit sur les portes d'airain de ce noble séjour l'effet, non d'un boulet de canon mais d'un vulgaire pépin. "Père dénaturé," cria, sur le mode mineur, ma fille de son carrosse étreint, "le journalisme mène à tout!" J'ai confessé mon forfait: Voilà la fin de ce "triste état de choses" car à présent, je suis en prison. Le trottoir est "soulagé" et le public connaîtra plus tard la date d'un procès retentissant. Quelle veine! On sera "dans les journaux". Mon foyer est brisé et M. Nelson (Wolfred N.) méprise le "caniche". Du moins, il l'affirme. Faites, oui, faites qu'il soit sincère, ô mon Dieu!

Le Roquet

Depuis l'abolition de l'esclavage, patrons et employés sont des collaborateurs, ces derniers, en principe, ont cessé d'être des instruments dociles entre les mains des premiers. Si un patron a le droit de surcharger ses employés de travail, ceux-ci, en retour, devraient avoir le droit de demander, une augmentation correspondante de leurs salaires.

Mais comment pourrait-il exister sans langue, Le maire de Montréal sans langue, c'est une cloche sans battant, un violon sans archet, un piano sans clavier. Moi qui ai alimenté toute la presse de Montréal, de mes saillies spirituelles. Si je ne parle plus, le futur hôtel de ville sera un tombeau.

— Mais comment m'as-tu subtilisé ma langue, malheureux?

— Voici: le conseil m'a chargé de vous amputer. Un jour que vous dormiez après votre bain, étendu sur le sable chaud, la langue pendante, je me suis glissé entre les roches et avec autant de dextérité qu'un pickpocket qui vous chipie votre porte-monnaie je vous ai débarrassé de ce qu'Esoppe appelle la pire et la meilleure des choses. Ne vous désolez pas de cet incident. Rentrez dans le silence et le néant un peu plus tôt ou un peu plus tard c'est un détail.

— Mais que vois-je? ce que je prenais pour des écailles d'or c'était mon collier!... Il tendit la main désespérément vers ce symbole de sa dignité.

— A quoi vous servirait-il puisque vous n'êtes plus maire? Du moment que vous êtes privé de la parole vous devenez un magot en pierre, une sorte de bibelot, un objet de luxe fort coûteux, un...

— Ton Honneur, tu râles... Qu'est-ce que tu as? Tu baignes dans tes sueurs?... Le saumon à la crème t'est resté sur l'estomac?... — Quel rével!... Lafleur, est-ce que j'ai encore ma langue? Le collier est-il dans la malle?... Regarde... Ah! si j'avais donc ici La Clef des Songes!

POLEMARQUE!

## LES PUGILETTES

On se tapoche à Berlin — Déplorables exercices — Restons latins, comme M. Taschereau.

Je n'ai jamais cru que les sociétés de courses de chevaux, qui s'intitulent généralement "Sociétés pour l'amélioration de la race chevaline" ou quelque chose d'approchant, aient jamais réus à faire de nos rosses des pégases. Les fougueux coursiers qu'on aperçoit à Blue Bonnet forment une noblesse qui ne fréquente pas dans la démocratie des perchérons.

Je ne crois pas plus que les combats de boxe puissent mieux réussir à développer le physique de notre pauvre humanité qu'atrophie la lutte pour la vie intense et quotidienne. Je ne vois donc rien de bien intéressant à regarder deux athlètes se taper mutuellement les maxillaires. Cependant on vient de trouver mieux encore, et la nouvelle mode nous vient de la douce et sentimentale Allemagne de Groetschen, Fritchen. Ce nouvel "event" a été préparé pour réjouir l'hôte d'honneur de Berlin: M. Dempsey. Donc il y a eu à Berlin, le 1er mai, deux séances de boxe, l'une en six rounds — n'allez pas écrire en scie ronde — et l'autre en dix "rounds" de trois minutes chacun. Les champions, ou plutôt les championnes étaient quatre "fraûleins", charmantes, paraît-il, blondes et brunes.

Eh bien, moi qui suis un latin comme M. Taschereau, j'aime la femme et même les femmes, et justement pour cette raison, je suis bien content de n'avoir pas été obligé d'assister à cet écoeurant spectacle de deux "jeunes filles" — on pourrait supprimer le qualificatif: jeunes — se donnant des coups de poings, s'envoyant des crochets et des directs, de jabs, des swings et des uppercuts dans l'ultime espoir — qui fut réalisé — d'un knock out!!

Alors ces teints frais, ces visages aimables, cette grâce dans les mouvements, cette délicatesse de gestes et cette délicatesse de cœur, tout ce enfin qui caractérise la femme, toutes ces beautés qu'aurait encore l'énergie et le dévouement de nos filles, de nos femmes et de nos mères, s'évanouissent dans l'ardeur d'une lutte où les positions et les attitudes grotesques sont pour ainsi dire de rigueur.

Je ne suis pas ennemi des sports, pour les

hommes comme pour les femmes, tant que le sport reste à sa place: un délassement passager. J'aime la femme qui monte à cheval, qui sait nager, qui joue au billard, qui fait du tennis, etc., car elle reste légère et gracieuse. Elle l'est beaucoup moins lorsqu'elle fait de l'escrime. Mais la femme qui boxe, ah! quelle déchéance! Malgré la gentillesse du terme: les "pugilettes" je veux rester latin et n'en pas voir.

DYSCOLE,

## DANS LES BARS

"La musique adoucit les moeurs", dit le proverbe. On ne croirait pas à la vérité de cet aphorisme si l'on écoutait les musiciens parer musique ensemble et discuter le mérite de leurs confrères. Pourtant, j'ai pu constater que l'absence de musique, les mœurs de harchiech comme on dit aujourd'hui, n'a pas amélioré le caractère des buveurs de bière, car au moment où je passais près d'une buvette, je vis le maître de céans qui balançait au bout de son bras hercule un choze noire, haletante, hideuse, tandis que le pied levé, il s'appretait à lui donner un de ces coups de pied qui, paraît-il, font voir trente-six chandelles. "Au moment où l'on pratique l'économie de lumière, ces gens qui font métier d'allumer de pauvres diables pourraient se dispenser de brûler la chandelle par les deux bouts", pensais-je en hâtant le pas pour ne voir le pauvre bougre piquer une tête dans la boue.

Je me heurtait à une femme sombre, maigre, entortillée dans un châle noir et qui ne laissait voir qu'un profil en lame de couteau. Elle faisait le guet de l'autre côté de la rue, ses yeux raidants sur la porte en jalousie qui balançait.

— Monsieur, voulez-vous me dire l'heure, fit la femme.

— Dix heures!...

— Que c'est long! attendre! depuis neuf heures que j'ai les yeux sur cette porte. Quand je t'ai vu s'ouvrir, il y a un instant, j'ai cru que c'était mon mari qu'on m'expédiait à la première occasion. Le cœur m'est venu tout par petits grains.

Mais non, je l'ai aperçu à la table au fond avec une bande de voyous. Ce sera du propre quand il sortira de là. Au moins quand il y avait de la musique ça amenait un peu de "bonne société". On venait prendre un coup sous le prétexte de s'amuser.

On riait on chantait, c'était moins laid qu'aujourd'hui. Jamais alors mon vieux ne rentrerait mort-viv.

Ces paroles furent une révélation je ne comprenais pas pourquoi telle vue a changé d'aspect depuis quelques temps. Elle ressemble aux pipes rues de Londres.

La lourde ivresse qu'on cuve dans les estaminets charge l'air de miasmes. Des vociférations étouffées sourdent des portes closes. Les lumières sont baissées comme dans les chambres où l'on veille les morts. Plus de ces pochards bons enfants qui s'en allaient bras dessus bras dessous en chantant à tue-tête. On a supprimé la musique dans les clubs dans les hôtels et dans les cafés, sous prétexte qu'elle attirait les pochards. Quel pharisaïsme! L'Etat se fait brasseur distillateur et marchand de vin et il veut nous faire croire qu'il n'attirera pas le client pour consommer sa marchandise. Trêve d'hypocrisie! Ce n'est pas la musique mais la bière qui attire le buveur, on le sait bien. On dépouille le vice de sa seule poésie, c'est comme si l'on supprimait l'amour dans le mariage. Combinée avec l'harmonie la boisson était moins malsaine, moins dangereuse. C'était comme un verre de cognac auquel on ajoute un sirop de fruit.

Quand l'esprit s'imprégnait de la douceur des sons, la griserie se faisait sentimentale et tendre. Est-il possible de blasphémer même quand on écoute du jazz? L'ivrogne ainsi ne sombre pas tout entier dans l'abjection. Quand la tête marche à quatre pattes, quelque chose de lui-même à des ailes et plane au-dessus de sa honte. On aurait fait exprès pour abêtir le peuple qu'on eut pas trouvé mieux, si ce n'est l'horrible solitude des cahots ou le prisonnier solitaire cohabite avec son crime.

(suite à la page 4)

AVANT-GENES

Il paraît que la République des Soviets a voté des crédits formidables en faveur de ses plénipotentiaires allant à Gènes. Il paraît que ces crédits sont de quelques centaines de millions de roubles. Il paraît que ce petit argent est destiné uniquement à vêtir les délégués russes et à leur payer des smokings.

On se représente d'après cette seule nouvelle, les plénipotentiaires bolcheviks... Les reporters hâtifs peuvent être déjà tentés de tracer leurs portraits. Ces plénipotentiaires sont évidemment des louqueteux qui ne se sont pas fait couper les cheveux depuis la mort du tzar et qui ont perdu l'habitude de se servir d'une fourchette en mangeant — et d'un savon en se levant.

Déjà les reporters, peuvent s'apprêter à nous dépeindre la misère physiologique, vestimentaire et corporelle de ces infortunés diplomates qui ne doivent même plus avoir de dents pour serrer leur couteau — leur fameux couteau... Ces messieurs, accoutumés à une longue famine, ne sauront peut-être même plus comment il faut s'y prendre pour manger les "macarons" et les "an tipasta" de la belle Italie.

Les reporters feront bien de se méfier un peu. Ils seront très sages en ne se lançant point dans des anticipations hasardeuses... Ils feront bien d'attendre d'avoir vu les délégués des Soviets, pour parler d'eux... Il est bien possible, en effet, que la délégation russe ne ressemble en rien à une troupe de sauvages. Il est bien possible que les diplomates de l'Internationale soient d'une tenue aussi correcte, aussi élégante, que les envoyés du Foreign Office et que les messieurs du Quai d'Orsay.

Il a été conseiller au Consulat général de Bruxelles... Pour suivi, sous le tzar, pour avoir adhéré au parti social-démocrate, il quitta Bruxelles pour Londres... Il appartient à une riche famille de propriétaires fonciers... Elle est intacte. Elle est intacte. Elle est intacte. Elle est intacte. Elle est intacte.

Les reporters verront M. Loffe, qui a appartenu, jadis, à la bonne bourgeoisie cosaque de Moscou; ils verront M. Mdivani qui fut un très gros commandant géorgien, M. Litvinoff qui fut riche — qui l'est encore je l'espère — et qui fut aussi avantageusement propriétaire que M. Thitchérine. Ils verront M. Khodjaev, président du Conseil de la République de Boukhara... M. Khodjaev a succédé à l'émir de Boukhara qui était un pâtissier, et qui, régalaient tous ses visiteurs de gâteaux excellents.

Les reporters apprendront enfin à connaître M. Roudzouk, qui fait parti du comité Central communiste et qui est un spécialiste des questions ouvrières, comme jadis M. Albert Thomas fut lui-même spécialiste... Ces diplomates, selon toutes probabilités, ne donneront lieu à aucune surprise. Ils ne mangeront pas les macarons tout crus, ils ne boiront pas l'eau des rince-bouche, ils ne tirent pas la barbe élégante de M. Barthou, ni la courte moustache de M. Colrat.

Les reporters verront le président de la délégation. C'est M. Voroski. Ce n'est pas un diable qui sort d'une boîte. C'est un vieil intellectuel qui sort de l'Université, et du tsarisme. C'est un vieux militant du parti social-démocrate travailliste, si modéré... Il y a longtemps que Voroski possède un habit noir, et la manière de s'en servir.

Pour ne pas dormir

UNE DEVISE A FAIRE GRAVER AU CHEVET DE VOTRE LIT. Les personnes qui ont eu la bonne fortune de recevoir une lettre du poète Gabriele d'Annunzio ont remarqué sur son papier cette devise, entourée d'une couronne de lauriers: "Per non dormire" (pour ne pas dormir). C'est la reproduction de celle que le maître a fait graver sur le bois de son lit. Il est impossible d'imaginer plus noble pensée et mieux ingénieusement placée. Le moyen, je vous le demande de dormir, plus qu'il ne faut strictement, lorsqu'en s'éveillant, on voit ces trois mots? Les lauriers sont là, mais on ne peut les cueillir que si l'on sait se priver de sommeil.

Qui de nous, le soir, même tombant de fatigue, n'a pas eu souvent un peu honte à la pensée qu'il allait perdre là un nombre d'heures absolument irréparables. Si la rapidité du temps est déjà terrible dans la veille, combien l'est-elle plus encore dans le sommeil! Nous gâchons bien des minutes pendant le jour. Du moins en avons-nous conscience. Et cela nous console. Mais celles de la nuit, qu'en faisons-nous? Une existence entière, équivalente à peu près au bon tiers de l'autre, se juxtapose ainsi à la vraie, prélevée pour ainsi dire sur sa chair même. C'est comme si, d'un trésor une fois pour toutes dévolu, il nous fallait, par avance, distraire la troisième part, sans profit pour personne.

C'est pourquoi l'effort de tous les hommes dignes de ce nom a toujours été de réduire au minimum cette "terra ignota" de notre conscience, de mordre le plus possible sur ce désert de confusion et de vide pour en fertiliser, sous les rayons du soleil ou de la lampe, les territoires obscurs. Les religieux prétendent que sept heures de repos sont suffisantes à l'homme. Et c'est vrai, qu'au delà de ces sept heures récupératrices, les seules nécessaires, celles que nous nous accordons en plus ne nous font aucun bien. Elles sont le lieu idéal des larves mauvaises de toutes sortes de démons ennemis de l'homme. "Mauvais sommeil", dit le peuple. Alors pourquoi ne pas se lever?

Il y a tant de choses à faire sur terre, avant de mourir!... Quand ce ne serait de rêver. Car, qu'on ne me fasse pas l'injure de croire que je ne réclame ces heures de veille à notre courage que pour les offrir à l'action. Le rêve est

pour moi la plus féconde, la plus noble des actions. Que dis-je? Il est l'action sous sa forme essentielle, la matrice de l'action. Mais pour vraiment rêver, il faut être éveillé terriblement éveillé. Si paradoxal que cela puisse paraître, le sommeil est le plus redoutable ennemi du rêve. Il le tue, infalliblement. Il semble d'abord le favoriser. L'homme qui s'étend dans son lit goûte quelques minutes de béatitude infinie. Il a l'illusion qu'un portique s'ouvre, merveilleusement, sur des possibilités illimitées. L'entre... Au bout de quelques pas, il chancelle. Et, tour à tour, il a heurté le mur fluide et traître du demi-sommeil. Les formes délicieuses du rêve se brouillent et se ternissent. Et le voilà qui dérive dans l'inconscient, où l'attend, d'abime en abime, le sommeil de la brute ou le pandemonium absurde des songes.

Non, non, le rêve n'est pas pour le dormeur. Le rêve est l'apanage de ceux que se lèvent tôt ou se couchent tard, de ceux qui vivent et qui travaillent, ceux qui aiment, ceux qui pensent, ceux qui travaillent. Un homme d'action qui s'arrête cinq minutes au milieu du plus vertigineux labeur et met sa tête dans ses mains, a davantage peut-être rêvé, en ces cinq minutes, que le plus nonchalant des dormeurs, toujours à la poursuite de songes, heureux.

Et c'est pour n'avoir pas dormi que le grand poète italien lui-même a pu réaliser cette vie magnifique d'amoureux, de guerrier, d'artiste, de voyageur, de mondain, de savant, où pas une heure n'a été perdue et dont son oeuvre, étincelant et profond, porte un témoignage glorieux.

Francis de Miomandre

Vous obtiendrez toujours: la meilleure qualité, le service le plus efficace et des prix beaucoup plus bas que les prix courants du marché, en faisant vos achats chez Dupuis Frères. LE MAGASIN DU PEUPLE. 447-449, STE-CATHERINE EST, - - MONTREAL

spectateurs parqués en rangs serrés pendant douze heures de suite et supportant avec joie, moyennant vingt francs des incommodités qu'ils détestent dans le Métro, moyennant six sous... Mais ce qui est frappant, c'est le type physique du coureur cycliste et de ses soigneurs, généralement des coureurs ratés. Il faut bien admettre que, sauf exceptions, leur front est bas, et que leur visage ne respire pas l'intelligence.

Il est évident que ces sportsmen viennent de classes opposées de la société. Le coureur cycliste sort généralement des plus basses, tandis que le cavalier de l'Hippique peut, par le fait même qu'il se vêt de rouge pour imiter de son mieux la puce, prétendre au plus beau mariage. Ce qui est curieux, c'est que les sports, comme les métiers, ne modifient pas seulement chez les hommes la ligne du corps, mais le visage. "La tête" du cycliste est plus différente de "la tête" du cavalier que ne le sont leurs jambes.

Offrons-nous, comme exemple, la tête des gens rasés. Le jockey, même n'ayant pas gagné vingt courses, ne ressemble pas au séminariste. Celui-ci se rapproche du polytechnicien, lequel s'éloigne nettement du boxeur. Le boxeur n'a pas de nez, et le polytechnicien en a un, sans doute pour placer ses lunettes. Le jockey ressemble au toréador, mais pas au comique de café-concert. Et les gens qui ont un physique de café-concert sont tous au café-concert et plus ou moins comiques. Généralement moins. Mais on n'en voit jamais dans l'armée, et peu dans l'enregistrement.

Il y aurait plusieurs livres assomants à rédiger sur ce sujet — le visage et la profession. Et je m'y mettrais tout de suite, s'il n'était cent fois préférable de pêcher à la ligne, et de mâcher du "chevring gum" en l'absence de tout souci. Hervé LAUWICK.

Commission des Liqueurs. Avertissement Spécial aux Acquéreurs Possibles de Permis de Vente de Bières et de Vins. Nous croyons devoir rappeler au public en général, et en particulier aux acquéreurs possibles de Permis de Vente de Bières et de Vins, que ces permis sont octroyés, à titre personnel seulement, à certaines personnes qui seules ont le droit de les exploiter.

Ces permis ne peuvent donc pas être vendus ou transférés, sauf en cas de décès du titulaire de permis, mais, seulement avec la permission formelle de la Commission. Les personnes qui achètent des Hôtels, des Tavernes, des Restaurants ou Epicerie n'ont pas le droit de continuer la vente de Bière ou de Vins en vertu du permis accordé au Vendeur et si ces personnes prennent possession matérielle de ces établissements, à moins qu'elles ne s'abstiennent entièrement de la vente de bières ou de vins, elles le font à leurs risques et périls.

La Loi punit sévèrement ceux qui vendent des liqueurs alcooliques sans être munis d'un permis et le fait d'acheter un établissement parce qu'il est en opération, ne mettra pas l'acquéreur à l'abri des sanctions de la Loi. Tout détenteur d'un permis peut vendre son établissement, mais il doit immédiatement retourner son certificat à la Commission et l'acquéreur devra faire sa demande de permis, qui sera dûment prise en considération et jugée à son mérite.

Commission des Liqueurs de Québec. ÉPARGNEZ AVANT DE DEPENSER. Votre livret de banque soit votre première occupation. Votre prévoyance vous sera plus que profitable dans les années à venir. Un département d'épargne dans toutes les succursales de LA BANQUE ROYALE DU CANADA. PLUS DE \$440,000,000 EN DEPOTS.

Chez Moi. LE RENDEZ-VOUS DES GOURMETS, OU POUR 35c OU PLUS, L'ON PEUT DEGUSTER DE FINS PLATS, COMME CHEZ NOUS. METS DE CHOIX — SERVICE RAPIDE — TENUE PARFAITE. CHEF: GEO. CARBONNEAU. Téléphone: Main 5830. 58, CARRE VICTORIA

JOURNALISTES D'AUTREFOIS

Méry. LE CLIMAT DE PARIS. Les histoires sont des livres assez ennuyeux, qu'on est obligé de lire au collège pour prendre son grade de bachelier. En général, on écrit ces livres en copiant les autres: c'est un travail grave, fait par des hommes sérieux, qui se garderaient bien de hasarder le moindre mot plaisant, de peur de compromettre leur solennelle profession d'historien. Ces écrivains ne savent pas que les acteurs de tous ces livres sont des hommes, et qu'il n'y a jamais eu un seul héros perpétuellement générique, depuis David, l'inventeur de la chorégraphie publique, jusqu'à Napoléon, qui a naturalisé l'opéra-bouffe à Paris. L'historien serait une chose charmante comme la fable, dont elle est la froide et grave copie, si elle savait descendre à tant de petits détails qui ont souvent produit les grandes choses. Mais l'historien ne veut pas descendre; elle a des hauteur qu'elle garde, et d'où elle juge les hommes et les événements.

Il ne tarda pas à s'en repentir: l'humidité de son palais royal et les plages de son petit royaume lui procurèrent de nombreuses maladies, dont Mézery ne parle pas, et qui le conduisirent au tombeau après, un modeste règne de huit ans. On est saisi d'un véritable sentiment d'histoire pitié, en songeant que le fondateur de notre monarchie parisienne n'a fait que passer et que son corps vigoureux s'est subitement éteint de consommation entre le double rhumatisme des pieds et du cerveau. Son successeur comprit mieux que personne cette immense faute. Clodion avait entendu les longues doléances rhumatismales du fondateur de notre monarchie, et, pour prolonger son règne au delà de huit ans, il inventa la race des rois chevelus et donna l'exemple à ses successeurs de ce conservatif capital. Rien n'égalaît, dans les crinières fauves, l'ampleur opulente de la chevelure de Clodion, y ajoutant il ne se crut pas suffisamment garanti contre le climat de Lutèce, et il jeta un regard de convoitise vers la tiède Italie, où les rois avaient la faculté de se coiffer impunément à la Titus. La monarchie française, à peine fondée, était donc sur le point de s'érouler à cause des rhumes de cerveau. Clodion abandonna Lutèce et déclara la guerre aux Romains. Aélius commandait les têtes chauves de l'Italie; Clodion, les têtes chevelues du département de la Seine. On se battit avec acharnement. Clodion, vaincu, prit la fuite; toutefois, il ne voulut pas rentrer à Lutèce.

Les premières hérésies datent de l'époque suivante, et elles se rattachent encore à une épidémie de rhumes de cerveau qui désola notre belle France à l'apparition des églises gothiques. Ces superbes édifices, représentant, dans la pensée des architectes, les forêts du Nord, en conservèrent aussi l'humidité homicide. Les ravages du fleau pétrifié furent immenses. Une hérésie rhumatismale éclata de Sens à Auxerre. Un jeune clerc, nommé Sidonius, se mit en campagne, et, coiffé en sphinx, il prêcha contre les églises gothiques et appela les néophytes à sa chapelle étroite et tiède, construite en bois de sapin. L'éclatante devait produire plus tard l'incendie des guerres de religion: la Saint-Barthélemy, les dragonnades, les Cévennes ont pour origine la victoire d'Aélius contre Clodion, et les rhumes de cerveau de Sidonius l'Auxerrois; que nous sommes loin de Mézery, d'Anquetil et de Bossuet! La manie de guerroyer au delà des monts, comme dit Brantôme, cet écrivain toujours enrhumé, d'après son propre avis, doit encore être attribuée à la faute originelle commise par Pharamond sur son pavois. Les rois de France et la noblesse, privés de la pâte de Regnault, et gardant leur têtes éternellement découvertes sous les lambris du Louvre, humectés par la Seine voisine, renoncèrent aux guerres de Flandre et d'Allemagne et adoptèrent le mode hygiénique de passer les monts, et de tuer beaucoup d'Italiens pour se débarrasser des têtes coupées de l'hiver.

l'exemple en adoptant la mode adoptée par Clodion. Ce palliatif fit quelque bien; mais le roi et la noblesse ayant conquis un trésor inépuisable de rhumatisme au siège de la Roche lieu conseilla une petite guerre curative au delà des monts; ce fut le duc de Savoie qui paya les frais du traitement. On ravagea donc chez lui, et on revint à Paris, en parfaite santé, aux premiers jours du printemps. La faute originelle de Pharamond a exercé aussi une singulière influence sur notre littérature. Aucun Rollin, aucun Bateux, aucun Domaïron, n'ont envisagé cette question à son point de vue, le plus important. Pharamond nous a procuré longtemps une poésie qui avait exilé de son sein tout ce qu'il y a de beau et de charmant au monde, le soleil, la mer, les étoiles, la lune, les fleurs. On frémit de douleur en pensant que Corneille et Racine, logés dans une mansarde des rues de la Huchette et de Saint-Pierre-aux-Bœufs, n'ont connu les astres du ciel et les grâces de la nature que de réputation et sur la foi des auteurs grecs et latins. Les astres du ciel et les fleurs de la terre ont été découverts en Amérique par M. de Chateaubriand, qui parvint à les naturaliser à Paris. Et le public du grand siècle, ô Pharamond! C'est lui qui a fait siffler le "Cid", "Athalie" et le "Misanthrope". Aurait-on pensé cela de Pharamond? C'est pourtant la vérité pure. Nous, puritains de 1844, public libre et bien vêtu, marchant sur des trottoirs d'onyx, assis au théâtre sur des coussins de velours, éclairés par un firmament de gaz, nous ne pouvons imaginer les misères du public d'autrefois et refaire pour cette époque la carte de Paris. Figurez-vous donc, avec un violent effort d'imagination, cette ville inhabitable; figurez-vous des rues pavées de moineaux de boues, éclairées, la nuit, par les coups de pistolet des voleurs, et ce malheureux public gagnant à travers mille embuscades et à tâtons le théâtre de Corneille. Figurez-vous l'étrangeté primitive de la salle, de la scène, les murs suintants, lépreux, enfumés, un lustre et une rampe obscures par quatre chandeliers de suif, des coulisses, des paravents humides. Voyez arriver ce public crotté jusqu'à l'échine, trempé de pluie détrempé par la toux et venant assister aux doléances d'un misanthrope chaudement vêtu et coiffé... Il se vengeait en sifflant.

La Gloire du Vin. Des hommes considérables viennent de célébrer, pendant une semaine, les vertus des vins de France, ils ont avisé aux moyens de répandre leur renommée et de les préserver de toute fraude. Il est bien vrai qu'on ne nous connaît pas, tant qu'on a pas de nos vins, et que nous ne saurions avoir d'ambassadeurs plus véridiques ni plus magnifiques. Cela a donné occasion de reprendre toutes les bouanges qui ont cours à leur sujet et les gens robustes, une fois de plus, ont affirmé sans hésitation que le vin ne fait que du bien aux malades. Le vin, comme toutes les grandes choses, a sa rhétorique qu'il faut écarter mais sans s'éloigner de la vérité le moins du monde, on doit reconnaître que ceux de notre pays sont une des expressions les plus fortes et les plus justes de son génie. Leur variété est admirable, mais depuis les "Bordeaux" subtils jusqu'aux "Bourgeois" parfumés, sérieux, puissants, depuis les vins pimpants et guillerets de l'Anjou jusqu'à ceux du Rhône, secs et solaires, aucun n'attaque brutalement le buveur; aucun, non plus, ne consent à s'avilir et à s'épaissir dans la liqueur et le sirop. Tous donnent un plaisir gradué que ne saurait

goûter un homme sans finesse. Si l'on voulait définir leur nature, il faudrait les appeler plaisants sociaux et amicaux. L'ivresse qu'ils excitent est spirituelle. Lorsqu'ils s'emparent de l'être humain, ils courent tout de suite au donjon et, comme le dit une expression charmante, ils montent à la tête: Ils éveillent des pensées bien plus qu'ils ne suscitent des rêves. Ils donnent des bottes de sept lieues aux pas plus rapides que fait la raison. Dans les cathédrales, le pampre s'enroule aux chapiteaux. Saint Louis parle du vin de Joinville et essaye de persuader au bon sénchal, qui n'était pas Champenois pour rien, de boire le sien rempli d'eau. Si les livres étaient faits comme ils devraient l'être, et non point pas des patrons, tous les jours reproduits, il n'y aurait point d'histoire de notre littérature sans un chapitre sur le vin. C'est le fleuve de notre carte intellectuelle. Sans parler de Rabelais, la gaieté de Molière, par exemple, celle de ses farces et de ses comédies, c'est une gaieté vineuse. Tout le dix-septième siècle du reste, si sérieux et si imposant qu'il apparaisse, est, à sa base enroulé de treilles. La chanson a boire murmure ses fredons au pied de cette arbutue façade. Les cabarets sont fumeux et innombrables, le "Chien vert", "l'Aigle royal", les "Trois points d'or", "l'Ecu d'Argent", "l'Ange", le "Croix-noire". Les soldats s'appellent à la "Corne". Ce n'est pas seulement Chappelle qui trône à la "Croix de Lorraine", ni Saint-Amant qui écrit ses vers admirables à la taverne de l'"Epée royale". Ra-

cie qui va nous livrer sans effort un secret qui nous eût autrement coûté tant de soins; quand nous élèverons notre verre, le vin que nous boirons sera vraiment une communication de tout le paysage. Il est certain pays que je ne puis évoquer sans qu'il renaisse en moi le souvenir des vins qu'ils ont pour interprètes. Si je repense à l'Italie, je me rappelle aussitôt ceux qui règnent encore dans chaque province et dans chaque ville, comme des possédats, ceux de la Vénétie, ce "Valpolicella" aimable et vif comme un personnage des comédies de Goldoni, puis, à Florence, le "Chianti" rugueux où vit le génie savoureux, libre et hardi de la Toscane, et à Rome, le vin violent et dur des coteaux. Mais le plus délicieux de tous, sans comparaison, c'est celui d'Orviète. Il est si délicat qu'il ne souffre pas les voyages; à peine s'il fait un pas au delà de l'étranger, au nord, jusqu'à Sienna, au sud, jusqu'à Rome. Pour bien le connaître, il faut arriver à son terroir. Là, dans sa ville murée, au centre d'un paysage d'une fermeté et d'une puissance admirables, parfumé, suave, automnal, il répand son or léger aussi abondamment que de l'eau claire. Si le goût du vin venait à se perdre, on ne voit guère par quoi d'aussi noble et d'aussi innocent celui-ci pourrait être remplacé. Il faudrait pourtant qu'il le fut, car la place qu'il remplit ne peut rester vide. Les hommes ont besoin

de se délivrer par moments du joug qui pèse sur eux et de se rendre joyeux par quelque artifice; c'est dans le caractère de l'ivresse où elle se plaie que chaque nation marque le mieux sa tendance. Celle des français, engageants, active, insouciant, ressemble à celle des Grecs, avec moins de poésie. Celle des Persans est allée plus loin et un grand poète, mar Klayyam, lui a donné des profondeurs, inconnues de pensée, de mélancoie et de volupté. Bien loin que les savants et les philosophes doivent se priver du vin, il y a pour eux plus de prix que pour les autres hommes. L'ivresse commune n'est empli que de tapages et de gros rires. Mais le vin donne lieu, dans l'esprit des sages, à des rapprochements imprévus de pensées et de connaissances qui ne seraient point produits autrement. Surtout il faut s'être exercé à connaître l'homme et le monde dans leur vrai jour pour goûter pleinement pour approfondir le plaisir de jeter sur eux le voile d'une illusion à demi volontaire. De pareils moments sont nécessaires. Il n'est pas bon pour nous de considérer toujours avec rigueur les choses, les gens et nous-mêmes. Il nous faut de temps en temps nous raccommodeur avec la vie et renouer avec elle. Mais si l'on voulait personifier les vertus et peindre l'image de l'Indulgence, il conviendrait de la représenter tenant dans la main une coupe à demi pleine. Abel Bonnard.

Pour prouver à certain monsieur qu'on peut quelquefois abaisser la plume.

LA VEILLÉE

Conte du terroir.

Ce soir-là, c'était la veillée chez Johnie Léveillé. Comme on dit par chez nous: "Les Johnie Léveillé, y faisaient une soignée". Tous les voisins étaient invités, les vieux comme les jeunes, on avait même invité cet "infâme" de Pit Loiseau, le plus grand farceur du pays.

Dans nos campagnes, ces veillées se font de plus en plus rares; malheureusement, les inventions modernes ont jeté dans l'ombre triste de l'oubli et du dédain ces vieilles coutumes canadiennes.

Saint-Léon des Ermites Boiteux était un village qui avait encore, à l'époque de mon histoire, conservé son velouté, c'est-à-dire: n'était pas encore éraflé par les sillons d'acier du chemin de fer; les vieilles coutumes y étaient encore en force.

La veillée de Johnie était en l'honneur du sixième et quinzième anniversaire des noces du vieux Jean-Baptiste Léveillé et de sa vieille. La jeune Mirette, qui s'occupait des deux vieux, avait mis à l'aise sa belle bougrine et l'avait installé près du poêle, dans son vieux fauteuil, des cinq heures de l'après-midi.

Le "Vieux", depuis quatre ou cinq ans, était devenu taciturne, il ne répondait plus que par signes, à Mirette, sa préférée parmi ses quinze petits-enfants. Il n'était pas muet, grâce à Dieu! le don de la parole ne lui avait pas été enlevé; de temps à autre, aux grandes fêtes de Noël et du Jour de l'An, il retrouvait sa voix pour entendre sur la tête de ses enfants ses mains neuves et bémisseuses.

qui annonçait que Dieu, bientôt, allait bénir pour la dixième fois, ce couple morla et superbe. Les Gingras furent suivis de près par les Cadorette. Vincent Cadorette était un petit vieux, remarqué en troisième nocces avec Léocadie Leroux. Celle-ci était une personne distinguée, veuve du défunt maître, elle avait conservé une dignité appropriée à son ancien état. Elle portait un vaste corset où s'entassaient pèle-mêle: un scapulaire, une bourse, un livre de prières, deux seins flasques, plusieurs médailles et une paire de claques en cas de pluie. Vincent Cadorette avait amené ses deux aînés, Joseph et Rosalba.

Les voitures arrivaient maintenant sans interruption. La maison s'emplit petit à petit; il y avait là des représentants robustes d'une race solide et qui ne veut pas mourir. Napoléon Sirois, sa femme et ses cinq grands garçons; Athanase Valandé, le bedeau, qui avait apporté son accordéon; Nazaire Lecoq, le meilleur cèleux de la paroisse; Lidoire Beauchamp avec sa femme Agathe et ses deux filles Bertha et Ludivine; Agénor Baume, sa femme, son fils Henri et sa fille Veda, avec son chapeau qu'elle avait fait venir de chez Eaton; Euphémie Loiseau avec son fils Pit le farceur, qui avait dit en entrant: "Bonguienne! qu'y a des criatures! on se crerait à Saint-Jérôme!" Nazaire Godon, sa femme et leurs trois filles aînées; Gédéon Lavigne, vieux garçon enraciné; les Couture, les Bigaouette et les Cadestan.

Monsieur le curé Latreille, qui avait tenu à venir encourager de sa présence cette réunion familiale, arriva un peu en retard. Le vénérable pasteur de Saint-Léon des Ermites Boiteux reçut une ovation de la part de ses ouailles. Ses yeux s'humectèrent en peu de larmes bien douces en considérant ces cultivateurs robustes et purs, mâles représentants d'une race altière et progressive, rameau détaché de la France et sur qui Dieu avait étendu sa main; Canadiens-Français, noyau fécond, race à laquelle un avenir de gloire était promis.

Les Brouillette arrivèrent les derniers, car Jos., qui venait de Montréal, déjà un peu atteint par les vices urbains, n'avait pas voulu partir de la maison avant six heures. Son entrée fit sensation; le corps bien pris dans son uniforme de conducteur de tramways qu'il avait endossé en l'honneur de cette soirée, il n'avait pas encore perdu son regard pur et limpide. Sméralda, toute rougissante et tortillant entre ses doigts rougis par les travaux de la maison, les lacets de son corset, reçut les premiers hommages de son cavalier. Non! il n'était pas changé, son conducteur, malgré l'uniforme il était demeuré fidèle à celle à qui, dès les plus tendres ans, il avait donné son cœur.

Jean-Baptiste Léveillé, tous jours assis au coin du poêle, n'avait pas encore ouvert la bouche. Chacun, en entrant, était venu lui présenter ses vœux; monsieur le curé lui-même n'avait pas réussi à faire sortir un son de cette bouche vénérable. Sméralda s'avança, tenant par la main son cavalier: —"Père, c'est Jos. Brouillette, tu sais bien le p'tit Jos... y travaille à Moréal..." sur les chars."

Au mot Montréal, les yeux de l'aïeul avaient brillé. Lente-

ment il enleva la pipe qui ornait sa bouche. —"Comme ça, tu viens de Moréal!", dit-il avec emphase, de cette voix grave qu'on entendait si rarement depuis quelque temps. Au son de la voix du vénérable aïeul, tous les invités s'étaient tus. On s'approcha du poêle, on se tassa autour de la chaise. Ce coquin de Pit Loiseau en profita pour pincer une... joue de Ludivine Beauchamp.

Jos. Brouillette, un peu intimidé, répondit: —"Oui, m'sieur Léveillé, je travaille sur les p'tits chars depuis janvier passé." —"Moréal!", dit l'aïeul, "c'est une grande ville... Conte don, mon fils, je voudrais bien savoir quelque chose: je me suis laissé dire, y a à Québec, que Moréal était devenue une ville ben de dépense, on m'a dit que pour avoir une criature y fallait payer un écu à c't'heure; de mon temps c'était trente sous; c'est t'y une blague ou ben donc c'est t'y vrai?"

La veillée se termina tard; après avoir bien dansé et bien bu, les invités se retirèrent chacun chez eux. Hélas!... ces réunions deviennent de plus en plus rares dans nos campagnes; la jalousie, fille des grandes villes, empoisonne petit à petit nos habitants; la vanité, apportée sur les ailes rapides de la vapeur, corrompt malheureusement nos campagnes. Les grands magasins anglais, grâce à leurs catalogues, qu'une poste au service de l'injustice, distribue dans nos campagnes, infiltrent le luxe obscur dans des coeurs autrefois purs et ménagers. Que nos éducateurs veillent! le danger, sans être pressant encore, pointe à l'horizon noirci par le venin des hommes à la solde des ennemis de notre race. Montréal, 1er mai 1922.

COSTUMES D'EPOQUE

Je vous ai rencontré, madame, à un bal Louis XV, et nous avons dansé le "shimmy", en dépit de votre robe à paniers.

Je revois encore cette robe en drap de soie vieux rose, agrémenté de raies blanches et de bouquets peints. Vous l'aviez voulue délicieusement simple et vous aviez fait fi des noeuds de rubans, des bouillons de gaze, des coques, des guirlandes et autres falbalas. Votre corsage, ajusté sur votre poitrine, mettait à nu votre gorge et laissait deviner vos épaules qui m'ont semblé les plus belles du monde.

Je ne sais rien de plus charmant qu'un bal costumé qui fait revivre toutes les grâces du passé, que ce soit celles du moyen âge, de la Renaissance ou du grand siècle. Ils ont déjà l'avantage de nous apprendre l'histoire. Je ne dis pas à bon compte, car les robes d'autrefois sont chères, que l'on commande aujourd'hui, mais ils nous rapprennent mieux que le meilleur des maîtres.

Je suis sûr que la préparation de ce costume vous a demandé de patientes et de laborieuses recherches. Vous avez consulté des gravures de l'époque, feuilleté des dictionnaires et des encyclopédies, les auteurs qui ont traité du costume à travers les âges, en un mot, ouvert des livres pour lesquels vous n'aviez eu jusqu'alors aucun penchant. Maintenant, vous êtes aussi familiarisée avec le dix-huitième siècle qu'avec la mode du printemps. Demain, si vous coiffez le hennin pour quelque autre bal, les temps médiévaux n'auront plus de secrets pour vous.

Et plus, pendant toute une soirée, vous avez connu une politesse raffinée, une courtoisie en défaut. Vous avez été l'objet de mille prévenances, vous avez entendu des madrigaux et des hommes vous ont baisé la main avec des gestes de

OLD CHUM

Le tabac à fumer le plus populaire au Canada Le Tabac de qualité



en boîtes métalliques et en paquets

grands seigneurs. Des gestes qu'ils oublieront peut-être en ôtant leur habit de velours et leur jabot de dentelle.

Ainsi il suffit de revêtir un costume pour retrouver à l'instant l'esprit, les moeurs et les manières de son époque et pour oublier celle que nous vivons. Ce n'est pas pour médire de ce siècle. Il a certainement des charmes, mais nous manquons d'un recul suffisant pour les apprécier. Plus tard, nos arrière-neveux seront habillés de cuir ou de toile cirée, et le tailleur que vous portez au Bois, le matin, aura pour eux autant d'attrait qu'en avait pour nous cette robe à paniers en drap de soie vieux rose que vous vous avez mise, un soir, pour danser. Qui sait même si votre ombrelle et vos gants ne deviendront pas des pièces de musée?

Et, si nos arrière-neveux ne méritent pas une existence trop affairée, s'ils ont encore des loisirs et le goût de la danse, peut-être donneront-ils, eux-aussi, des bals costumés. N'est-il point charmant de penser qu'ils copieront nos habits d'après des documents jaunis par le temps et qui ne seront autres, madame, que vos journaux de mode? Dans deux cents ans, une jeune femme vous fera revivre pour une nuit, comme dans un conte de fée. Devant son miroir, elle s'appliquera à reproduire votre coiffure, tout en la trouvant gentiment désuète. Elle rira de voir son mari en habit ou en smoking et, en lui montrant sa robe de vingt-cinq grammes, qu'elle aura fait faire à grands frais et qui sera toute pareille à celle que vous portez pour aller au dancing, elle dira: —Dieu! que les costumes de cette époque étaient donc compliqués!

James de COQUET.

En vente dans toutes les pharmacies et librairies

10 SOUS LE CAHIER DE 32 DIVISIONS



10 SOUS LE CAHIER DE 32 DIVISIONS

Vente en Gros: ROUGIER FRERES, Montréal

Garage Savard Réparage, storage, lavage OUVERT JOUR ET NUIT CHAÎR DE SERVICE 47 à 55 St-Timothée, (près Craig), Montréal

Cour Supérieure, Province de Québec, district de Montréal, No 4288. Dame Céline Magid, des cité et district de Montréal, épouse en communauté de biens de Hyman Kreatchman, marchand, du même lieu, demanderesse, vs Hyman Kreatchman, du même lieu, défendeur. La demanderesse a pris une action en séparation de biens contre le défendeur. Montréal, 28 avril 1922. SHULMAN & SHULMAN, Avocats de la demanderesse.

Cour Supérieure, province de Québec, district de Montréal, No 3642. Salluste Lavery et Maurice Demers, membres dûment en règle du Barreau de la province de Québec, faisant affaires tous deux à Montréal, district de Montréal, sous le nom et la raison sociale de "Lavery & Demers", tous deux des cité et district de Montréal, demandeurs, vs James William Walker, des cité et district de Montréal, défendeur. Il est ordonné au défendeur de comparaître dans le mois. Montréal, 17 mars 1922. T. Dépatie, député-protonotaire.

Arrivés à la cinquantaine, les gens d'esprit font sérieusement ce qui leur aurait fait pousser de rire à vingt-cinq ans. Gustave Flaubert

NE REMETTEZ PAS A DEMAIN CE QUE VOUS DEVEZ FAIRE AUJOURD'HUI.

Aidez une oeuvre de critique indépendante. Encouragez un journal de débats politiques et littéraires. Abonnez-vous à une feuille jeune, vivante et combative.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION AU MATIN Vous trouverez ci-inclus \$..... pour ..... mois d'abonnement. Six mois: .....\$ 1.50 Un an: .....\$ 2.50 Un siècle: .....\$100.00

LES BELLES FOURRURES DU PRINTEMPS Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en taupe jusqu'au luxueux tour de cou en renard ou en vison. EMMAGASINAGE DES FOURRURES La maison se charge de l'entretien et de la conservation des fourrures qui lui sont confiées par sa clientèle. CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée 130, RUE SAINT-DENIS

L. Ad. MORISSETTE Dessinateur, Graveur, Imprimeur EDITEUR d'ouvrages de luxe pour le Clergé et les Institutions religieuses, ILLUSTRATEUR pour le Commerce et la Publicité

Achetez Vos disques et Graphophone des principaux détaillants de COLUMBIA Comptant ou à termes faciles Canadian Gramophone & Piano Co., 248 St. Catherine E. A. A. GAGNIER, Gérant. Tél. E. 3539

H. E. Bourassa Ltée INGENIEUR MECANICIEN Réparations générales d'automobiles. SPECIALITE: Pièces de rechange, roues d'engrenage et réparation des cylindres. res [Cylinders Reground]. TEL. LAS. 3345. 1405 NOTRE-DAME EST. — J.N.O.

Amour: le plaisir qui fatigue le plus et dont on se lasse le moins. A. Decourcelle.

F. X. LENOIR MARCHAND-TAILLEUR 161 Rue St-Denis MONTREAL

WILLIAM HAYNES Armurier et Mécanicien Marchand d'Articles de Sport Spécialités: Chargement sur commande de cartouches de cal. 4 à 44. La célèbre poudre anglaise sans fumée. 237 AVE HOTEL DE VILLE MONTREAL.

DOCTEURS Téléphone Est 7580 pour consultation.

Dr J. M. E. Prévost Des Hôpitaux de Paris, Londres, New-York. Spécialité des maladies aiguës et chroniques de l'estomac, des Reins, de la Vessie et des Organes Génitaux de l'homme et de la femme, aussi Maladies Vénériennes et complications. 460 Rue St-Denis, MONTREAL.

Dr. Albéric Marin Des Hôpitaux Militaires Vénériens, France, Anstettere. Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis. Consultations: 2 à 5, 7 à 9. 295 RUE SAINT-DENIS.

AVOCATS Gonzalve Desaulniers Avocat 92 (est) rue Notre-Dame Tel: Main 2656

MITCHELL, CASGRAIN & Co 167, rue St-Jacques.

PERRON & CIE 11, Place d'Armes.

ELLIOTT & DAVID 119, rue St-Jacques, ouest.

BEAUBIEN & LAMARCHE Rue Notre-Dame, 50, ouest. Telephone Est 2205

JACOBS, HALL & Co Rue Craig, 51, ouest.

PETER BERCOVITCH Rue St-Jacques, 269.

DESSAULLES, GAGNEAU & Co Rue Notre-Dame, 52, ouest.

ROLAND MAILLET Edifice LA SAUVEGARDE Main 2656

BROWN & CIE Rue St-Jacques, 146.

FONTAINE & DESJARDINS AVOCATS 51 St-Jacques. Tél. Main 977

ALBAN GERMAIN, C.R. 92 NOTRE-DAME EST Tél. Main 901.

HENRY WEINFELD 120, St-Jacques — Main 3199.

DENTISTES

Docteur Edouard Latour Chirurgien-dentiste 389 RUE ST-DENIS

Tél. Est 238

2 ST-DENIS Vis-à-vis le carré Viger

Dr. Martial Durand Chirurgien-dentiste

Tél. Est 1695 MONTREAL

Le journal le "Matin" est publié par la compagnie de publication "Matin, limitée", ayant ses ateliers au No 710, Saint-Jacques, et son bureau d'administration au No 162, rue Saint-Denis.

PAGES A RELIRE

Les Anglais et nous

(Suite)

Un renégat, un anglo-mane fait vingt anglophobes; devant l'homme qui renonce à sa piété ancestrale, à sa foi nationale, qui fuit la maison paternelle, l'âme du patriote tressaille de dégoût. On m'accusera peut-être de manquer de galanterie, mais il faut combattre le mal là où il existe; je vous avouerai que je me suis senti dix fois plus hostile aux anglo-saxons, après avoir entendu des jeunes filles canadiennes-françaises causer anglais entre elles sur la terrasse, dans nos rues, ou en tramway, qu'après avoir lu vingt articles de journaux d'Ontario remplis d'injustices à notre égard, et j'ai senti dans le bout de mes bottines les mêmes fourmillements que Cyrano sentait dans son épée en présence d'un acte de bassesse. Ces jeunes filles là ne sont pas nombreuses, heureusement. Les autres qui sont l'immense majorité d'âmes plus hautes et plus nobles, sentent que la conservation de notre langue demande encore des efforts et des lutttes et chacune d'elles veut être la dame qui encourage et qui inspire, comme au bon vieux temps de la chevalerie, les oeuvres saintes et patriotiques.

Elles ont bien, elles aussi, un goût prononcé pour l'exotisme, c'est de leur sexe et de leur race mais elles ne font pas nos aspirations, nos espoirs, nos affections patriotiques; ce sont de délicieuses et gentilles petites Françaises, et la pensée de la sympathie qu'elles donnent à tout ce que nous aimons, même dans une sphère où leur esprit ne peut se complaire aussi bien que le nôtre, est douce et consolante à leurs chevaliers.

Dieu me garde de partager certains privilèges que l'on entretient trop souvent contre la femme qui s'avance dans la vie, seule et sans

compagnon! J'en connais beaucoup qui sont les meilleures, les plus saintes, les plus dévouées et les plus accomplies de leur sexe. Mais dans notre société telle qu'elle est constituée, le mariage est encore l'Eldorado rêvé, et le bonheur espéré par toutes. C'est de se mettre un jour sous la puissance d'un tyran! Je demande pardon à ces dames que l'anglais hypnotise, de m'intéresser à leur sort, mais je connais assez bien notre jeunesse, du moins celle des classes dirigeantes; j'ai été en contact avec un grand nombre de jeunes gens; tous ont le coeur placé au bon endroit marchent le front haut, ont la rièrte du sang et le respect du devoir patriotique. Peut-être plus tard l'intérêt fera-t-il faire des concessions à quelques-uns d'entre-eux. Mais à l'heure qu'il est, que nos jeunes, filles anglo-maniques m'en croient, jamais ils ne choisissent la compagnie de leur vie dans la classe peu appréciable à laquelle elles appartiennent. "Elles" iront se faire "nurses" (garde-malades) aux Etats-Unis. Si elles ont assez de fortune ou assez de séductions — ce dont je doute — pour conquérir un mari de langue anglaise, alors je n'ai plus un mot à dire.

Les renégats dans notre province, ai-je dit, sont encore clairsemés, mais, sans que nous semblions nous en rendre compte, voici que plusieurs causes vont contribuer à les créer. Je vais les indiquer séparément: 1o. La diffusion trop grande de la langue anglaise parmi nous. Des gens bien intentionnés, certes, mais qui n'ont pas suffisamment réfléchi, après avoir fait le procès de notre éducation classique, qui constitue notre plus grande force ne l'oublions pas, s'écrient: "C'est l'anglais qu'il importe avant tout d'apprendre et d'enseigner à nos enfants!"

Et pourquoi cela? Cherchons en toute sincérité et sans phrases: D'abord, il y a une question de dignité; nous sommes ici chez-nous: la nationalité française doit se considérer comme une grande dame et ne faire de visite que si on le lui rend. Un grand nombre de personnes de race anglaise en ce pays "se piquent" de ne pas savoir

le français, —s'ils ne veulent pas venir à nous n'allons pas à eux! De même que c'est une vérité d'actualité, proclamé souvent par nos compatriotes des Etats-Unis, que le pasteur doit parler la langue de ses ouailles, de même, l'industriel, le grand négociant devrait parler celle de ses clients; or, dans la province de Québec, pour les neuf dixièmes, la clientèle est de race et de langue française, pourquoi nos jeunes gens qui se destinent au commerce doivent-ils de toute nécessité (c'est la prétention ordinaire) savoir l'anglais, pour trouver des situations de commis? Mais, que diable! s'ils ne sont pas commis, ils se feront patrons. Les canadiens-français élèvent trop leurs enfants en vue de situations subordonnées.

Nos jeunes gens ont donné et donnent constamment des preuves de leurs aptitudes au commerce, de leurs excellentes qualités d'administrateurs; pourquoi dès leur entrée dans la carrière ne visent-ils pas de suite à une situation indépendante, dans une province où je le répète, les neuf dixièmes de la clientèle parlent notre langue? Que les employés de chemin de fer, des tramways, de toutes les administrations publiques, dans notre province parlent le français et l'anglais, à la bonne heure! (Et nos bons hommes politiques devraient l'exiger!) Ce seront autant de carrières ouvertes aux Canadiens-français car les notes apprennent l'anglais avec beaucoup plus de facilité que les Anglais n'apprennent le français; il est vrai que la langue de ceux-ci est beaucoup plus facile.

Une société vient de se fonder en cette ville. "LA SOCIÉTÉ DU BON PARLER FRANÇAIS" dont l'argure je plus grand bien. On va donner droit de cité chez nous à tous les termes techniques relatifs aux inventions industrielles, aux objets dont nous nous servons quotidiennement, on revendiquera des enseignes, des annonces, des affiches au même titre dans les deux langues. Il y a alors nous entendrons dans une gare de chemin de fer en même temps que le brutal "ALL ABOARD" le poli: en voiture, mesdames et messieurs avec

le bref TICKETS votre billet s'il vous plaît, chez un barbier parallèlement au concis NEXT ONE le premier de ces messieurs... Ce sera exquis pour nos oreilles peu habituées à ces termes honnêtes.

Mais je reviens à ma thèse. Nos avocats ont-ils besoin de savoir parfaitement les deux langues? Non, il suffit qu'ils le sachent passablement pour interroger certains témoins. Tous nos magistrats connaissent les deux langues. Et nos hommes politiques qui se distinguent à la Chambre des Communes? Sincèrement encore, que l'opinion a jamais été influencé? Avec la diffusion de la presse, tous les arguments en faveur d'une proposition à l'ordre du jour, ou d'un projet de loi ou à l'encontre de cette proposition et de ce projet sont énoncés devant le public, discutés, ressassés et, au comment du vote, les opinions sont faites.

Si j'avais l'honneur d'être député à Ottawa, j'y parlerais français tout simplement; non pour la galerie ou pour des adversaires intransigeants mais pour le public auquel mes paroles parviendraient, au moyen de la presse. Remarque-le bien, je ne prétends pas que l'on n'apprenne pas l'anglais. En thèse générale, c'est une supériorité que de savoir deux langues. "Mais il faut qu'on ne le sache pas trop bien." Cette parole très sage d'un vénérable prêtre aujourd'hui défunt a été citée souvent.

Voltaire disait d'un de ses amis: "Il a plus de connaissances que son intelligence ne peut en supporter." C'est le cas pour certains Canadiens-français; l'anglais prend trop de place dans leur cerveau et relegue le français au second plan. D'ailleurs la langue anglaise est une langue populaire; elle s'apprend très facilement. Ainsi que je l'ai déjà écrit, je demande pardon de me citer, "elle possède cette énergie, cette précision, ces termes pittoresques, raccourcisants, qui plaident au peuple."

La langue allemande, savante, compliquée, irrégulière, demande trop de patience et d'étude; la langue française affinée par de longues géné-

rations d'élégance et de haute civilisation est devenue un art de plus difficiles; toutes deux ont une syntaxe accidentée qui souvent forcé l'homme du peuple à chercher en dehors d'elle le mot, la tournure, l'expression qui va le plus droit au but. L'anglais, langue démocratique au contraire, n'a pas de patois; l'illettré s'y constitue facilement un vocabulaire suffisant pour tous les besoins de la vie, et dont il se sert avec une correction relative, après quelques années d'école il écrit avec une orthographe fort passable, et s'il lit les journaux il peut se croire aussi savant que tous ceux qui l'entourent. (L'âme américaine", vol. 2, p. 41.)

J'ai connu à l'école primaire des enfants après un an passé aux Etats-Unis, parlaient fort bien l'anglais. Le grand mal, et j'insiste sur ce point, c'est que beaucoup de familles font apprendre à leurs enfants l'anglais tout d'abord, avant le français, c'est-à-dire qu'ils font de l'anglais la langue maternelle de cet enfant. Ne savent-ils pas l'influence de la langue maternelle qui donne un nom à tous les premiers rêves, à toutes les premières illusions, à toutes les premières affections. La langue anglaise restera pour les enfants qui grandissent la langue préférée.

Les livres et les journaux anglais seront leurs livres et leurs journaux préférés, or, ces journaux, en Amérique, sont généralement hostiles à la France et à l'idée française, les livres célèbreront la gloire et l'excellence de tout ce qui est anglais.

En deux ans on apprend à écrire l'anglais correctement. L'étude du français est beaucoup plus compliquée. On n'écrit que l'anglais. J'oubliais de dire que la littérature anglaise est beaucoup meilleure marché que la notre, surtout les éditions populaires. On sera la victime des insipides "Dime novels". Et c'est ainsi qu'on, par indifférence en vertu d'un sens pratique mal entendu, ou mieux par bêtise, ou sème de la graine de renégat. EDMOND DE NEVERS

## DANS LES BARS

(suite de la page 1)

Voyez-les: tous silencieux, seuls avec leur verre qu'ils vident d'un trait pour arriver plus vite à l'engourdissement, à la torpeur. Les fumeurs d'opium, les mangeurs de harchie, com, me on en voit en Chine et dans les Indes ne sont pas plus envoutés par leurs stupéfiants que nos souldars par leur boisson.

On leur a ôté leur seule planche de salut, un air évocateur du bon vieux temps d'autrefois, alors que la mère avant de les coucher, lassait courir ses doigts sur le piano pour les "amortir" un peu, disait-elle, et les préparer au sommeil. Rythme large qui fait penser aux sons de l'orgue à la messe de la première communion. Ce scherzo, on ne sait par quelle magie, lui rappelle la première femme qu'il a aimé. Sait-on à quelle profondeur une mélodie va repêcher un misérable qu'on croyait à jamais perdu. La musique a plus converti de pêcheurs que toutes les prédications de retraite, disait un bon curé. Ce n'est pas le Saint-Père qui ferait taire les orgues dans les églises. Les violons exilés du temple ont été vite rappelés quand on a vu que les croquants profanaient d'autres chemins. L'Eternel n'a pas voulu de ciel sans les concerts sérapiques. Mais les philistins du Québec qui veulent sans doute éteindre la mèche qui fume encore et baisser le roseau tordu par le vent ont cru bon d'ostraciser la musique des endroits de plaisir où l'on déguste un verre de vin ou de bière. Et l'on veut ouvrir des conservatoires, fonder des écoles d'art, alors que les artistes sont forcés de prendre le chemin de l'exil et que les musiciens en herbe ou montés en graine se voient fermer les marchés où ils pourraient écouler leurs marchandises sonores: arpèges, trilles et variations. Beaucoup d'appelés mais peu d'eus dans la musique comme ailleurs. Combien ne se produiront jamais sur une grande scène! Mais parmi les arrivés, un certain nombre ont commencé au bas de l'échelle à jouer dans les cafés et les clubs. Pourquoi ne pas permettre aux musiciens de partager avec les mastroquets et le gouvernement l'argent maudit que rapporte le vice? Plus ça change plus les hôteliers sont pareils. Il n'y en a que pour ces hommes barriques. Ils trouveront moyen encore d'avoir des châteaux sur le chemin Ste-Catherine. Ces éternels nousissons du gouvernement ont toujours leurs biberons et ils ont du souffle.

E. C.

## Chronique Musicale

Pour faire un digne pendant au ciel tout bleu, le "Montreal Opera Co." offrait le Trouvère. C'est une histoire moins drôle que la "Veuve joyeuse": une longue histoire de tapage nocturne. (3 des actes se passent la nuit) où le Comte de la Lune qui a perdu son petit frère, ne le retrouve que quand il est mort. La partition est conçue dans la première manière de Verdi et pour moi, la moins heureuse.—On la joue pourtant encore assez fréquemment parce quelle comporte quelques beaux rôles.

Comme il n'y avait pas de programme portant la distribution des rôles et les noms de leurs titulaires de ce soir-là, je dirai que M. X., ténor, fit des effets de cape et d'épée et Douglas dans les "Mousquetaires", moustaches de guerre, et sans perruque comme s'il ignorait que le sujet est d'époque moyennageuse. Rien ne l'arrête, ni l'inquiète: ni mesure, ni rythme, ni musique. Ce qu'il ne peut pas faire. Eh bien! (il est épanté) ... il le laisse ou transporte.

Je ne lui conseillerais pas de s'essayer dans ce rôle auprès de certains publics, qui n'aurait garde de faire baisser la visière de son casque, en lui réclamant impérieusement: la note, les notes, la musique et le mouvement.

Quand je pense qu'à Marseille, le "Supplice infâme" qui n'a pas trouvé un applaudissement, lundi dernier, a été réclamé certain soir, six fois, c'est-à-dire chanté sept fois par le ténor Escalais; il le couronnait de plusieurs uts de poitrine (aujourd'hui tous de tradition) dans un mouvement éperdu de douleur filiale et de vengeance!

Le baryton s'habille mieux; il a été, de beaucoup, le plus remarqué des interprètes. Pourtant je dois avouer que connaissant particulièrement son rôle, j'ai eu souvent peine à en retrouver la musique. Elle ne m'apparaissait qu'aux endroits où il chantait avec les chœurs. Ailleurs tous ses récits étaient déblayés sans caractère, comme sans autorité. Pour ses airs, il ne possède aucune des bonnes traditions de les chanter et encore moins de les interpréter. Il eut un attitude pitoyable dans l'ensemble. Au deux—quand Manrique lui enlève Léonore qu'il croyait lui-même enlever—il s'en fut pleurer dans le gilet de la basse — au lieu d'invectiver, de jeter le défi, la menace pour finir dans l'attitude du duel. Pourtant il ne marche pas trois pas sans prendre l'attitude de la garde de l'escrime. Azucena fut surtout celle qui se contenta, avec la basse, de la musique. Je ne saurais dire quelle s'en accomoda, mais on voyait qu'elle n'avait pas encore eu le temps d'apprendre les mauvaises traditions. Malheureusement sa voix n'était pas riche dans la quinte grave. Elle n'est ni d'un mezzo, ni d'un contralto et le rôle est caractérisé: contralto. Scéniquement elle était paralysée par son hypnotisme de la baguette du chef, qui devait bien s'en trouver. Son interprétation s'est traquée par une danse de Saint Guy: ses deux mains constamment retournées sur sa poitrine et donnant à son corps le sautilllement d'un pantin à ressort. C'est peu pour peindre la folie d'une femme qui a jeté au feu son propre enfant au lieu de celui qu'elle avait ravi pour lui faire subir le même sort—par esprit de vengeance. Je ne voudrais pas rendre un jugement contre le Trouvère, car c'est une cause qui relève du Coronet ou

d'un jury composé de marchands de bons et le coupable, même défendu par maître Gonzalve Desaulniers, serait condamné à être décapité jusqu'à ce que la mort s'en suive.

Le mérite du chef d'Orchestre fut très grand. Il a tiré de son orchestre réduit, le meilleur rendement, le meilleur parti. Il a de la fermeté dans le geste, ses indications sont précises. Les chœurs sont très bons, bien recrutés, jouant même mieux parfois que certains artistes—suivant les traditions vocales et scéniques.

Les décors sont très convenables. Cette tentative démontre péremptoirement que si au lieu d'être exclusivement de caractère anglais comme exploitation et répondant aux exigences très caractérisées d'une ville comme Montréal, elle était conçue avec la composition d'une troupe et d'un répertoire bilingue avec nécessairement une double troupe anglaise et française (ce qui serait déjà un sujet d'émulation artistique entre les Artistes du cadre ordinaire et ceux du dehors quelle pourrais faire venir exceptionnellement). Montréal pourrait aussi être doté d'un théâtre lyrique permanent. Son public éclairé et guidé par quelques critiques avertis, dans ses appréciations, aurait tôt fait d'accorder ses faveurs aux artistes les plus méritants, et les plus qualifiés pour goûter à quelques oeuvres, éminemment scéniques et riches de musique.

Je parlerai de Faust, la semaine prochaine.

JEAN RIDDEZ.

## LES ELEVES DE LALIBERTE

Les élèves d'Alfred Laliberté, pianiste, donnaient jeudi soir, à la salle Windsor, leur audition annuelle. Aux parents et aux amis des jeunes artistes, se joignaient de nombreux amateurs de belle musique, formant un auditoire des plus sympathiques.

Le programme intéressant et varié, se composait entièrement d'oeuvres ayant une réelle valeur musicale.

Pour une fois aucune faiblesse ne fut accordé au mauvais goût du public habituel de nos concerts.

Les pièces furent rendues très consciencieusement, et en général avec une grande compréhension.

Félicitons M. Alfred Laliberté de son grand succès de jeudi soir, couronnement d'un travail enthousiaste et acharné, dans le but de notre avancement musical, et qui détruira, nous l'espérons bien, le ridicule préjugé, à savoir: "Qu'il faut aller à l'étranger pour apprendre quelque chose."

EUTERPE.

## Un ignorant à M. Jean Riddez

Montréal, le 2 mai 1922

Cher monsieur Riddez  
J'ai beaucoup admiré votre article intitulé "Avant et après "Samson", paru dans le "Matin" du 29 avril. Je n'y ai rien compris. Il était très bien.

J'ai cru deviner deux intentions dans votre travail: 1o, vous eng... M. Pelletier; 2o, vous suppliez les montréalais de considérer la représentation de "Samson et Dalila" comme un crime artistique.

Comme vous y employez trois colonnes, j'ai de sérieuses raisons de croire que vous n'avez pas tort. Cependant — voyez quel esprit difficile je fais! — avant que d'appeler les foudres du ciel sur M. Pelletier et sur la malheureuse chorale Saint-Saëns, veuillez me dire en quoi la représentation de "Samson et Dalila" péchait. Vous l'avez démontré, je pense, dans votre article. Mais je n'ai rien saisi. Venez donc en aide à mon intelligence et veuillez répéter, en six lignes, ce que vous racontiez en six colonnes.

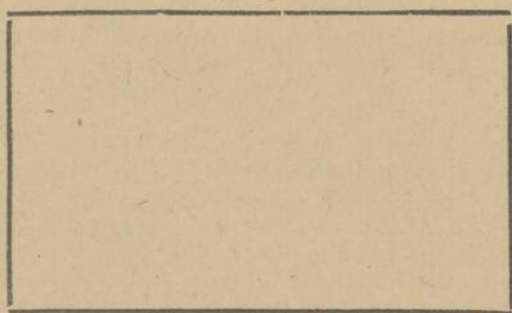
Et je serai, alors,  
Votre reconnaissant serviteur,  
P. Alfred Daviau.

## A la manière de... UNE DATE DANS L'HISTOIRE DE LA SCIENCE ET DU CANADA

Grandiose! Inouï! Extraordinaire!  
On a photographié l'invisible.

Au moment où les grands journaux font des pieds (surtout des pieds) et des mains pour augmenter leur tirage, le "Matin" ne pouvait rester en arrière. Il offre aujourd'hui à ses quarante-cinq mille lecteurs et lectrices, grands et petits, forts et faibles, maigres et gros, sobres et non-sobres, sains et malsains, bavards et silencieux riches et pauvres, etc., une prime que chacun voudra conserver chez soi, à une place d'honneur.

Il s'agit de l'invisible, avez-vous vu l'invisible? Non, n'est-ce pas. Eh bien! Voici la photographie de l'invisible que nous vous offrons:



C'est tout ce qu'il y a de plus radieusement invisible, de plus authentiquement invisible, de plus sincèrement invisible. Nous offrons en outre 1,000,000 de dollars à qui prouvera le contraire.

Le journal n'a reculé devant aucun sacrifice pour donner à ses lecteurs cette belle photographie de l'invisible.

Instruire et éclairer, voilà notre but irrévocable.

LE GERANT,

# LA VIE SPORTIVE

CONSEILS DE HARRY LEWIS

(Champion du monde, welterweight)

Tous les matins je me lève à 7 heures. A 8 heures 30, vêtu d'épais chandails, je pars faire du footing à la campagne afin de profiter de l'air pur. Ma promenade ne dépasse guère 8 kilomètres, suivie d'un ou deux sprints de 80 à 100 mètres.

A 10 heures 30, je rentre prendre une douche chaude et me faire masser.

A 11 heures 30, déjeuner.

A 2 heures entraînement proprement dite de la boxe. Pendant un quart d'heure, je frappe le punching-ball. Ensuite, je passe au médecine-ball, ballon rempli d'herbe aromatisée qui dégage une odeur saine et agréable quand on la lance. Il pèse environ deux kilos. Il s'agit de la lancer à 10 mètres de toutes ses forces et de le recevoir de toutes les façons. Cet instrument développe merveilleusement les muscles du cou et de l'épaule. Ensuite cinq ou six minutes de shadow-boxing, puis dix minutes de pousse-pousse. Le pousse-pousse est une sorte de lutte dans laquelle on ne porte aucune prise, mais où l'on se contente de se pousser mutuellement. Cet exercice apprend à résister au poids de l'adversaire. Il donne du souffle et influe très heureusement sur les muscles du cou et de la cage thoracique.

Quelques minutes au punching à pivot. Cet appareil apprend à donner la notion de la distance et la précision dans le coup de poing. Il exerce le coup d'oeil et l'adresse, parce que, sur le coup, il s'en va dans tous les sens. Je travaille également au punch à ressorts fixé au mur, qui entraîne le poing à taper sec et à revenir vite en arrière.

Enfin, je termine mon entraînement par du saut à la corde et vingt minutes de boxe avec trois hommes se relayant, de préférence un poids léger, un boxeur de mon poids et un plus lourd que moi.

Je prends ensuite une douche chaude, me fais masser et rentre dîner après avoir fait une promenade. A 10 heures je me couche.

Je ne me faisoucher que tous les deux jours, de même que je ne fais assaut qu'un jour sur deux. Ce jour-là, j'écarte mon travail préliminaire.

Je finirai sur quelques bons conseils: lorsque vous vous préparez à un combat: ni fumée, ni boisson, ni excès.

A 7 heures du matin, je me lève et fais ma toilette. A 8 heures, je déjeune. Puis je me repose une demi-heure. Après quoi, je pars faire du footing à la campagne. Je parcours environ 15 kilomètres à une allure rapide. Je rentre, me baigne et me fais masser.

A midi et demie, je déjeune et mange peu pour ne pas engraisser: une côtelette de mouton, des conserves de fruits et des toast trempés dans du thé. Pour hâter la digestion, je me promène pendant une demi-heure environ. Je rentre, me repose, lis les journaux jusqu'à trois heures. A ce moment je commence mon travail de salle.

Après quelques exercices de gymnastique suédoise, je frappe au punching-ball et au sac rempli de coton; je fais du shadow-boxing et un peu de saut à la corde. Je me faisoucher et masser.

A 6 heures 30, je dîne, puis après avoir causé ou joué aux cartes, je vais me coucher à 10 heures 30.

Tel est mon emploi du temps idéal. Je m'y soumetts avec le plus de précision possible et je vous assure que cela n'est pas amusant tous les jours.

## LE PUNCHING-BALL

(Par Joe Jeannette)

L'instrument d'entraînement le plus caractéristique de la boxe est le ballon, appelé "punching-ball". Il en existe de divers modèles. Celui que j'emploie de préférence se compose d'une vessie en forme de poire, recouverte d'une enveloppe de cuir très dur, d'environ 72 centimètres de tour à la partie la plus renflée. Par son extrémité la plus rétrécie, ce ballon est accroché au moyen d'une corde longue de 15 centimètres, au centre inférieur d'une plate-forme de bois qui est fixée au mur, parallèlement au plancher et à une hauteur suffisante pour permettre la libre évolution du boxeur au-dessous. Le centre du ballon doit se trouver exactement au niveau de Frappé convenablement, le ballon rebondit en tous sens contre la plate-forme et, par ses diverses positions, permet de placer la plupart des coups utilisés en boxe anglaise.

Le débutant devra d'abord s'exercer aux directs, et se placer vis-à-vis du ballon à peu près dans la position qu'il prendrait contre un adversaire réel, le pied gauche à 25 centimètres environ en avant du pied droit. Les jarrets doivent être tendus et la pointe des pieds régulièrement tournée en dehors. Le corps doit garder une aisance parfaite, les épaules légèrement rejetées en arrière. La main droite se tiendra en travers de la poitrine, mais sera légèrement avancée.

En même temps, la gauche sera étendue à peu près de niveau avec le coude et l'épaule, la hanche correspondante légèrement en avant. Il ne faut se tenir ni trop près, ni trop loin du ballon, mais à une distance telle qu'il soit aisé de le frapper dans toutes ses positions. Commencez les exercices par des directs en vous fendant; et le coup frappé avec un des poings, reprenez la position première pour recommencer avec l'autre.

Le principal défaut des commençants est de frapper le ballon d'une façon incorrecte, trop haut ou trop bas. Il faut viser exactement au-dessus du centre et frapper bien d'aplomb.

Les crosses et le hooks se donnent d'un peu plus près, mais sensiblement dans la même position.

Un des meilleurs mouvements est celui appelé "Tattoo", qui s'exécute d'assez près. Les deux pieds presque sur la même ligne, et qui consiste en un enroulement très rapide des poings. On peut la faire en avant ou en arrière.

Peu d'exercices offrent les avantages du punching-ball au double point de vue physique et moral. Il fait travailler tous les muscles du corps; il donne de la vitesse dans le regard, aiguise le coup d'oeil, augmente le sang-froid et fait naître l'énergie chez ceux qui n'en possèdent point. Il rend agile et souple et permet d'avoir les deux mains aussi habiles l'une que l'autre. Notez également que le punching-ball ne s'adresse pas seulement à ceux qui pratiquent la boxe, mais qu'il est excellent pour tous les sports. On veut bien trouver que je suis un virtuose de cet instrument, j'en conçois quelque fierté. Peu d'exercices demandent moins d'effort; lorsqu'on a commencé à s'y consacrer, on y éprouve un tel plaisir qu'on ne veut plus abandonner son punching-ball.

Aux débuts, contentez-vous de travailler pendant quelques minutes seulement, et de vous perfectionner dans un seul mouvement avant de passer à un autre.

Puis lorsque vous serez arrivé à une certaine habileté, entraînez-vous au moins vingt minutes par jour. Faites comme si vous aviez un adversaire à la place de votre ballon. Votre jeu de jambes, que vos coups, que votre position du corps soient absolument comme si vous combattiez. Faites même des esquives.

Considérez plus le punching-ball comme un instrument d'entraînement que comme un appareil de virtuosité. Le boxeur doit combattre la balle et non point s'amuser avec elle.

## ST-VALIER VS ACTON VALE

Dimanche prochain aura lieu l'ouverture de la saison du St-Valier, alors qu'il ira rencontrer la formidable équipe du géant d'Acton Vale. Le St-Valier aura pour batteries Gélinas-Gosselin, Jokisch-Beauchamp, en outre de leurs co-équipiers choisis parmi les meilleurs amateurs de Montréal. Engagé pour les 14, 21, 25 mai prochain, le St-Valier lance un défi à tout bon club amateur de Montréal pour le 24, jour de la Fête de la Reine, et à partir du 28 mai, le St-Valier est prêt à recevoir à St-Basile-le-Grand, tout club de la province, en particulier au Blue Sox, C. P. Villery, Artisans de Youville, St-Gabriel Amateur, Beaumont Amateur, Regal, de Maison-neuve, etc.

Pour informations, Georges Lacombe, 870, Ste-Catherine Est. Par lettre seulement.

L'essentiel, dans le commerce, est de réaliser et de vendre ce que l'on a produit.

\*\*\*

Vous voulez être plus fort que vos concurrents? Parfait. Mais pour cela, il faut que vous fassiez plus qu'il ne faut.

\*\*\*

Quand vous travaillez, ne faites pas de mouvements inutiles. Vous vous fatiguez et vous produisez moins.

\*\*\*

Si vous doublez votre production avec le même outillage, le même personnel et les mêmes frais généraux, vous serez deux fois plus riche.

\*\*\*

Emerson, le philosophe américain, a dit: "Si vous avancez avec méthode, il est aussi facile de tourner des ancrs et de fondre des canons que de tresser de la paille."

**La Qualité de l'Export Ale la met "Hors de Pair"**

Rien ne remplace la qualité!  
La Frontenac Export en est la preuve! Sa force, son âge et son bouquet font les délices des connaisseurs.

Incomparable! Sans rivale!

**Frontenac Export Ale**  
INDIA PALE